

L'AVENTURE DE CASTLE ROCK



FOLIC ★
JUNIOR

NATASHA FARRANT

FOLIO 
JUNIOR

Natasha Farrant

L'aventure de Castle Rock

Traduit de l'anglais
par Marie Leymarie

GALLIMARD JEUNESSE

GALLIMARD JEUNESSE

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

www.gallimard-jeunesse.fr

Titre original: *The Children of Castle Rock*

Publié pour la première fois en Grande-Bretagne
par Faber & Faber Limited Bloomsbury House

Tous droits réservés

© Natasha Farrant, 2018, pour le texte

© Gallimard Jeunesse, 2019, pour la traduction française

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2024, pour la présente édition

P. 7 Citation extraite de *Reine du fleuve*, Eva Ibbotson,
traduction de l'anglais d'Elie Robert-Nicoud,

© Albin Michel, 2004

P. 116-117 Citations extraites de *Quarante-cinq poèmes*
suivis de *La Résurrection* de William Butler Yeats,
traduction d'Yves Bonnefoy © « Poésie/Gallimard », Gallimard, 1993

© Hermann, 1989, pour la traduction française

À Phoebe, ma merveilleuse filleule,
avec tous mes remerciements
pour son aide inestimable.

« Je suis peut-être folle, et le professeur aussi,
mais je crois que les enfants doivent vivre des vies
exceptionnelles s'ils sont faits pour ça. »
Eva Ibbotson, *Reine du fleuve*

Première partie
Stormy Loch

1 Adieu, la Cerisaie !

Imaginez une maison entourée d'un jardin.

La peinture s'écaille, la cheminée est fissurée et, aux herbes folles, on voit que le jardin n'a pas été tondu depuis longtemps. Mais ne vous arrêtez pas à ça. Regardez plutôt l'immense glycine au tronc aussi épais qu'un bras, dont les grappes de fleurs mauves dégringolent sur le vieux mur de pierre. Regardez la balançoire suspendue au vieux chêne, les cerisiers plantés tout autour de la maison. L'un d'eux est si près d'une fenêtre que, l'été venu, la petite fille qui habite ici peut cueillir des cerises rien qu'en tendant la main.

Vous vous rendez compte, pouvoir cueillir des cerises par la fenêtre de votre chambre ?

La Cerisaie – c'est le nom de la maison – a été construite il y a cent ans par un homme qui s'appelait Albert Mistlethwaite et qui s'en revenait de guerre. Sa famille y habite jusqu'à ce jour.

Vous imaginez, en cent ans, le nombre de kilos de cerises, de tartes, de clafoutis et de pots de confiture ?

Rentrons à l'intérieur. Vous voyez ces rectangles pâles sur le sol de l'entrée et sur les murs ? Ce sont les traces laissées par les tapis et les tableaux, mais cela fait longtemps qu'ils ont été enlevés, comme tous les meubles. Il ne reste que la poussière et la lumière du soleil.

Continuons la visite ! Voici la cuisine, où la famille achève son petit déjeuner. Alice, onze ans, petite et pâle, est assise en tailleur sur le bar. Le nez plongé dans un livre, elle mâchouille machinalement le bout d'une de ses nattes brunes et raides. Son père, Barney (que vous avez peut-être déjà vu à la télévision), boit son café debout devant la fenêtre, leur tournant le dos, tandis que sa tante aînée, Patience, vêtue d'une combinaison maculée de peinture, essuie la vaisselle devant l'évier.

Vous avez sous les yeux les derniers Mistlethwaite dans leur habitat naturel. Regardez-les avec attention – cette scène ne se reproduira plus. Car la maison a été vendue et ils sont sur le point de quitter les lieux.

Chut ! Vous entendez ?

Brisant le silence de la cuisine, bientôt, un bruit strident leur écorcha les oreilles, suivi d'un martèlement sourd. Barney se tourna vers eux.

– La maison pleure, dit-il.

– Ce n'est que le vent dans la cheminée, rétorqua Patience, qui avait fini d'essuyer la vaisselle et la

rangeait dans une caisse en plastique. Tu ne facilites pas les choses en faisant tout ce drame. Dépêche-toi de me donner ta tasse !

Un gémissement saccadé – les tuyaux d'arrivée d'eau – succéda au martèlement.

– *La Vengeance de la Cerisaie*, reprit Barney en chuchotant fort, comme sur une scène de théâtre. Voilà comment ça s'appellerait si c'était un film. Ou *La Malédiction des Mistlethwaite*, ou encore *La Persécution des Brown-Watson*.

Les Brown-Watson étaient cette famille, joyeuse et turbulente, de quatre enfants et deux labradors, qui avait acheté la Cerisaie. Les Mistlethwaite les détestaient cordialement – même Patience, qui était pourtant à l'origine de la décision de vendre.

– Barney, ta tasse ! insista-t-elle sèchement.

– C'est bon, c'est bon !

Barney termina son café et lui tendit sa tasse.

– Mais je peux te dire qu'Alice a déjà écrit une histoire sur les Brown-Watson. Ils meurent tous à part les chiens. De quoi faire un film génial, pas vrai, Alichat ?

Alice releva la tête de son livre en clignant des yeux.

– Hein ?

– On parle de ton histoire, expliqua Barney. Et des fantômes qui vont hanter la maison.

Patience lui fourra la caisse dans les bras.

– Va la charger dans la voiture, dit-elle, puis : Alice, où tu vas ?

À l'évocation des fantômes, Alice était devenue plus pâle encore et avait glissé à bas de son perchoir. Comme des dizaines de Mistlethwaite avant elle, elle ouvrit la porte du jardin d'un coup de pied.

– Maman, dit-elle.

– Quoi ? Alice ! *Ton petit déjeuner !*

Mais Alice était déjà partie.

L'herbe était encore mouillée de la pluie de la nuit. Elle n'avait pas été tondue depuis l'été dernier et, à certains endroits, elle lui arrivait presque jusqu'aux genoux. Le bas de son jean se retrouva vite trempé, mais Alice ne le remarqua pas, et quand bien même elle l'aurait remarqué, elle n'en aurait eu que faire. D'un pas lourd et décidé, elle dépassa les cerisiers qui perdaient leurs dernières fleurs, contourna la mare envahie d'herbes où, chaque printemps, le héron venait se régaler de têtards en pleine métamorphose, puis l'arbre à papillons et la lavande, jusqu'au banc tout au fond du jardin.

Elle n'arrivait pas à croire qu'elle ait pu oublier.

Son père et sa tante ne lui avaient pas encore expliqué la raison de ce déménagement soudain, mais elle était certaine que rien de tout cela ne serait arrivé sans la mort de sa mère. Sa mère, bien que née Kaminska, aimait la Cerisaie autant qu'une Mistlethwaite et, de son vivant, tout – *absolument tout !* – allait mieux. La maison résonnait de ses éclats de rire et de ses chansons, et il flottait toujours dans l'air une délicieuse

odeur, parce qu'elle adorait cuisiner, et ils n'étaient pas sans cesse à court d'argent, parce qu'elle avait un vrai travail à plein temps pour lequel elle était payée, pas comme tatie Patience pour sa peinture ou ce pauvre Barney pour son talent de comédien. Mais elle avait été foudroyée par la maladie quatre ans plus tôt, alors qu'Alice n'avait que sept ans. Ses cendres avaient été dispersées dans le jardin et on avait planté un rosier en sa mémoire, près du banc où elles aimaient s'asseoir les soirs d'été pour lire des histoires. Alice venait souvent parler à sa mère. Le rosier, adossé à un mur, était fort et gracieux comme l'avait été sa mère, et il croulait sous une profusion de petits bourgeons roses qui allaient se transformer en grosses roses blanches fripées. L'idée de ne plus jamais le voir fleurir lui était insupportable.

Elle ramassa un bâton et se mit à creuser la terre.

Lorsque Patience arriva sur la scène quelques minutes plus tard, elle se demanda une fois de plus si elle n'avait pas eu tort de vendre la maison.

Alice, qui avait été une petite fille joyeuse et pleine d'entrain, s'était métamorphosée depuis la mort de sa mère. Elle ne sortait plus et passait son temps à l'intérieur, à lire ou à écrire. Quand son père s'absentait, elle noircissait inlassablement les pages du cahier de brouillon que Patience lui avait acheté, afin de lui faire lire ses histoires à son retour. Il était le seul qui avait le droit d'en prendre connaissance. Alice adorait son père. Elle ne posait jamais de questions sur

ses longues absences et s'accrochait solidement à la conviction que, un jour, il serait un acteur reconnu. Et tout aurait pu continuer de la sorte pendant longtemps – Alice gribouillant sur ses cahiers sans jamais mettre le nez dehors, Barney toujours en voyage sans qu'on sût jamais pourquoi, et Patience dans son grenier à peindre des tableaux que personne ne voulait acheter... si Patience n'avait un jour enfreint l'interdiction de sa nièce et lu quelques-unes des histoires d'Alice.

Elle les trouva exubérantes et tristes, drôles et belles. Avant de les avoir parcourues, Patience n'avait pas d'autre ambition que de veiller à ce que sa nièce fût en sécurité, bien nourrie et en bonne santé. Mais lorsqu'elle referma le cahier, elle se fit la promesse secrète d'aider Alice à mettre autant de passion dans sa vie que dans ses histoires. Et plus elle y réfléchissait, plus il lui avait paru évident qu'il lui fallait une rupture claire et nette avec le passé. Et elle était certaine d'avoir fait le bon choix – enfin, presque certaine – la plupart du temps. Ces dernières semaines, elle avait passé des nuits entières à se répéter qu'elle avait raison... Mais lorsqu'elle vit sa nièce entreprendre de déterrer un rosier avec son petit bâton, elle ne put s'empêcher de se demander si ce n'était pas – *hum* ! – cruel d'arracher une enfant au seul foyer qu'elle eût jamais connu.

Alice ne parlait jamais de ses émotions – elle parlait très peu en général, comme vous avez pu le

constater lorsqu'elle a quitté la cuisine en prononçant un seul et unique mot – mais elle était incapable de cacher ce qu'elle ressentait. Ses yeux étincelaient de colère tandis qu'elle plissait le nez pour retenir ses larmes.

– Je ne pars pas sans elle, déclara-t-elle.

Patience poussa un soupir. Il n'y avait pas la place, dans sa petite voiture, pour un rosier. Elle chercha Barney des yeux. Mais celui-ci, comme toujours, avait disparu au moment où on avait besoin de lui. Elle allait devoir expliquer elle-même à Alice que c'était impossible.

« Une rupture claire et nette », se rappela Patience.

Puis, en voyant le menton volontaire d'Alice, elle pensa: « Quand on *doit* trouver de la place, on en trouve. »

– Les outils de jardinage sont toujours dans la remise, dit-elle. Je ne l'ai pas fait débarrasser. Je vais chercher une bêche, ce sera plus pratique. Par contre, il faudra le tailler. On pourra le mettre dans un pot.

– *La*, corrigea Alice. *Maman*. On pourra mettre *maman* dans un pot.

Dit comme ça, c'était comique, mais ni l'une ni l'autre n'avait envie de rire.

« Adieu ! » chuchotèrent les cerisiers. « Adieu, adieu », murmura l'atelier de peintre de Patience sous les toits, et le bureau où Alice se réfugiait pour écrire, et la rampe qui avait toujours servi de toboggan aux

enfants Mistlethwaite, et le foyer de la cheminée en faïence verte, où ils faisaient griller des châtaignes en hiver. Alice passa silencieusement de pièce en pièce et tout ce qu'elle touchait lui criait adieu.

Rien à voir avec un problème de tuyaux ou de vent dans la cheminée.

Ils finirent de charger la voiture. Ce fut vite fait, parce qu'ils avaient peu d'affaires – quelques valises de vêtements, une caisse de vaisselle, des livres, une théière en argent. Des tableaux, des tapis, un vase.

Un rosier dans un pot.

Il restait peu de choses de ces cent années...

Après un dernier regard à leur chère vieille maison, ils s'entassèrent dans la voiture. Alice fut traversée par l'espoir fou qu'elle n'allait pas démarrer, mais le gravier fit entendre son crissement familier et ils franchirent le portail en bois pour la dernière fois. Ils s'engagèrent sur la route, puis sur le petit pont qui enjambait la rivière sur laquelle ils avaient tous appris à ramer. Les voilà arrivés sur la départementale, la maison est déjà loin derrière. Alice vit qu'elle saignait là où le rosier l'avait griffée et elle aspira sa peau. Elle pensa que, dans une de ses histoires, elle aurait transformé la rose, la voiture, ou même le sang, en un portail sur un autre monde – un monde dans lequel il y aurait des médicaments pour garder les mamans vivantes et où les tantes ne vendraient pas les maisons du jour au lendemain sans raison. Mais elle n'était pas dans une histoire, elle était dans une voiture avec son

père et sa tante, et elle roulait vers un avenir inconnu et terrifiant.

– En avant pour l’aventure ! s’écria Barney en brandissant la théière. On va bien s’amuser !

Barney n’aurait pas fait partie de l’histoire. Il n’y figurait jamais. Il dépassait tout ce qu’Alice pouvait inventer.

Les Mistlethwaite ne virent pas passer le camion de déménagement des Brown-Watson, ni leur monospace qui suivait, et ça valait mieux comme ça. Ils n’avaient pas besoin de savoir que les enfants Brown-Watson gravirent l’escalier en courant pour se disputer les chambres, ni d’entendre les parents Brown-Watson se demander quels arbres abattre, et pas davantage de voir les labradors des Brown-Watson creuser des trous dans le jardin. Et nous non plus, d’ailleurs. Notre histoire ne concerne pas les Brown-Watson, mais les Mistlethwaite, et nous les accompagnons à Londres pour conduire Alice à la gare.

2

La fin du monde

Lorsqu'on évoque l'une des grandes gares des capitales, vous visualisez de hauts plafonds de verre, des horloges géantes et, partout, l'appel de l'aventure. Jesse Okuyo, qui se trouvait actuellement gare d'Euston, à Londres, aurait adoré ce genre de gare, plutôt que ce quai exigü et sombre le long duquel il suivait ses trois frères aînés, avec sur le dos son sac orange aux couleurs de l'internat de Stormy Loch, et à la main son étui à violon vide, afin de prendre le train de nuit qui devait le ramener en Écosse. Comme Alice, Jesse, qui venait d'avoir douze ans, était un enfant solitaire qui rêvait d'aventures. Il adorait jouer à l'explorateur et partir en vadrouille dans la campagne avec une carte, une boussole et des jumelles. Il aimait aussi les jeux vidéo où on devait détruire tout un tas de monstres, les livres dont on choisissait la fin et les histoires de chevaliers du Moyen Âge. Parfois, quand il lisait – lentement, parce qu'il était légèrement dyslexique –, il remplaçait le nom du héros par le sien.

Jesse Okuyo pourfendit le dragon !

Jesse Okuyo se lança à corps perdu dans la bataille !

La réalité était tout autre.

La réalité, à cet instant, était loin d'être héroïque. Son frère Jared, qui lui avait piqué son violon, sautillait en tête en jouant une trépidante ballade irlandaise, tandis que Jed dansait et que Jérémy *chantait*. Tout le monde les regardait. Certains prenaient même des photos. Ils trouvaient visiblement la scène pittoresque et touchante. Vous aussi, peut-être. Mais Jesse aurait mille fois préféré avoir des frères normaux. Et pas aussi doués pour le chant, la danse et le violon, ni aussi beaux et grands. Il était grand lui aussi, mais à côté d'eux, il avait l'impression d'être un Hobbit.

Arrivés devant son wagon, ses frères entourèrent le contrôleur tout en continuant à jouer, chanter et danser.

– Que se passe-t-il, fréro ? s'exclama Jed quand Jesse les rejoignit. Tu n'aimes pas notre cérémonie d'adieu ?

– Tu sais très bien que non, marmonna-t-il en les dépassant pour grimper dans le wagon.

– QUOI ? cria Jed en s'élançant derrière lui.

– IL N'AIIIIIME PAS NOS ADIIIIIEUX ! chanta Jérémy tout en grimant à son tour à bord.

Jared entama une mélodie triste.

Dès que Jesse se fut débarrassé de son sac à dos, ils se jetèrent sur lui. Jeremy lui fit une clé de cou, Jed se

mit à le chatouiller et Jared se lança dans une gigue endiablée. Jesse hurla, jura, et se défendit à coups de poing. Ils ne virent rien de l'arrivée précipitée des Mistlethwaite – Patience en imperméable vert pomme qui brandissait le billet d'Alice, Barney qui portait un sac à dos orange identique à celui de Jesse et Alice elle-même, qui serrait contre sa poitrine son livre préféré, tout écorné, qu'elle avait relu pendant le trajet en voiture.

– Est-ce qu'on est en retard ? lança Patience au contrôleur. (Les Mistlethwaite étaient toujours en retard.) On s'est perdus ! (Les Mistlethwaite se perdaient toujours.)

Le contrôleur les informa qu'il ne restait que cinq minutes avant le départ.

Dans le train, ils se heurtèrent à la horde tonitruante des Okuyo.

– Lâchez-moi ! criait Jesse d'une voix étouffée, la tête coincée dans l'entrejambe de JérémY.

– Pas tant que t'as pas fait pipi ! cria Jed. Quand on le chatouille, il pisse dans son froc, expliqua-t-il aux Mistlethwaite abasourdis.

C'était la goutte de trop. Poussant un rugissement, Jesse s'arracha à l'étreinte de ses tortionnaires et se jeta à l'intérieur de son compartiment. Pendant un bref et terrible instant, juste avant qu'il ne claque la porte, Alice et lui se dévisagèrent.

– Je crois que vous allez au même internat, murmura Patience.

BANG! fit la porte, et Jesse s'écroula, la tête sur les genoux.

Méfiez-vous de vos rêves, dit-on, car ils pourraient se réaliser.

Jesse rêvait d'aventures. Il ne savait pas que la sienne venait de commencer.

C'est tatie Patience qui avait décidé d'envoyer Alice en pension.

Alice, horrifiée, avait tenté de protester. Elle avait lu des centaines de livres sur les pensionnats, expliquait-elle à sa tante. Même dans les plus accueillants, il était toujours question de sports violents, de gens qui se faisaient trucher ou de méchants sorciers qui entraînaient des innocents du côté des forces du mal.

– Les pensionnats, avait argumenté Alice, sont des endroits dangereux.

– Pas du tout, avait rétorqué Patience (Oh ! comme elle regretterait un jour cette réponse !), regarde leur site Web. C'est charmant. On se croirait dans un roman !

– Ça va coûter cher, avait protesté Alice sans jeter un seul regard au site.

Patience avait répondu que ce n'était pas aussi cher qu'on pouvait le craindre. Elle avait ajouté avec enthousiasme que les uniformes étaient cousus par les élèves et que l'internat était approvisionné par sa propre ferme, parce qu'ils croyaient à l'autosuffisance et à ce que Patience appelait une « pédagogie diversifiée ».

– En plus, c’est dans un château, avait-elle ajouté.
Ça s’appelle Stormy Loch. C’est en Écosse !

– En Écosse ? Jamais de la vie !

– Enfin, Alice, ce n’est pas la fin du monde.

– C’est au *bout* du monde ! Où est-ce que vous allez vivre, *vous* ?

– Je te l’ai déjà dit, mon cœur, j’ai un poste de prof à Londres.

– Mais tu *détestes* vivre en ville. Tu es folle. Toute cette histoire est folle.

Après quoi, Patience, la bouche en cul de poule, avait rabattu l’écran de son ordinateur portable et avait eu ces mots que les adultes utilisent pour clore une discussion :

– Eh bien, *moi*, je pense que ce sera bien pour toi.

Barney ne lui avait été d’aucune aide.

– Désolé, Alichat, avait-il répondu quand elle avait surgi comme une tornade dans sa chambre pour le supplier de faire changer d’avis sa tante. Tu sais bien qu’elle ne m’écoute jamais. Et puis, ajouta-t-il tandis qu’elle se jetait dans ses bras, ce n’est pas si terrible, l’Écosse. Je viendrai te rendre visite, promis ! Regarde...

Il avait pris son téléphone dans sa poche et fait une recherche avec Google.

– Je me souviens de cet endroit, c’était une île... comment elle s’appelait, déjà... Nish ! Voilà. C’était incroyable. Il y avait des macareux et un château avec des douves. Je jouais à être le roi.

Il brandit son téléphone comme une épée imaginaire.

– *Pif! Paf!* Prends ça, misérable intrus!

Il lui montra l'écran de son téléphone. Sur une photo, des milliers de mouettes volaient au-dessus d'une mer démontée.

« L'île de Nish est un paradis pour les ornithologues et les oiseaux marins », lut-elle.

Et donc, c'était supposé lui remonter le moral?

– Un ornithologue est un savant qui étudie les oiseaux, expliqua Barney. C'est génial, non? Je t'emmènerai là-bas. Toi et moi, on sera roi et reine!

– Je sais ce qu'est un ornithologue, protesta Alice. Et c'est avec *toi* que je veux vivre.

Mais son père devait partir. En tournée, dit-il, et elle fit semblant de le croire. Elle n'ajouta rien, et garda ses peurs pour elle.

À présent qu'elle se trouvait gare d'Euston, à bord du train qui allait l'emmener dans la nuit vers ce lieu de toutes les horreurs, où elle allait jouer au hockey et vivre entourée d'enfants, privée du refuge de sa chère solitude, et sans doute partager une chambre avec des dizaines d'autres filles qui l'obligeraient à participer à leur festin de minuit quand elle voudrait écrire et où elle se ferait peut-être transformer en statue par un sorcier – elle n'arrivait pas à croire que c'était la réalité. Elle plaqua son visage contre le torse de Barney et inspira son odeur si familière, le caramel fumé de son blouson en cuir et le citron épicé de son après-rasage.

– Quand est-ce que tu viendras me voir ? demanda-t-elle d'une voix minuscule.

Un coup de sifflet empêcha son père de répondre. Il sauta du train à la suite de Patience, puis tendit la main. Alice se pencha par la fenêtre ouverte pour l'attraper, mais le train s'ébranlait déjà. Barney courut le long du quai, lui criant quelque chose qu'elle ne put entendre.

Le train prit un tournant, et son père disparut.

Alice rentra la tête à l'intérieur du wagon et referma soigneusement la vitre.

Bientôt. C'est ce qu'elle avait entendu. Elle en était sûre.

Bientôt, bientôt, bientôt...

Méfiez-vous de vos rêves.

3

Doux et pelucheux, avec de petits dessins de manchots et de licornes

Le train traversa la banlieue, passant de gare en gare, longeant des rangées de maisons mitoyennes et des immeubles de bureaux aux angles nets. Mais Alice et Jesse n'en voyaient rien.

Alice, assise sur la banquette, dos à la fenêtre, écrivait compulsivement l'histoire d'une fille qui fugait pour rejoindre un cirque et volait sur son trapèze au-dessus de tigres affamés, tandis que, dans le compartiment voisin, Jesse fixait le plafond en détestant ses frères.

Mais les aventures ne commencent pas forcément de la façon qu'on imagine.

Jesse savait que, à sa place, ses frères ne se seraient pas sentis humiliés. Ils auraient ri du visage scandalisé d'Alice et se seraient vantés d'être les plus *grands* pisseurs du monde. Mais Jesse, contrairement à eux,

était timide, sensible, et vite embarrassé. Il imaginait Alice allongée sur sa couchette, en train de rire de lui.

S'il ne voulait pas qu'elle se moque de lui jusqu'à la fin de ses jours, il allait devoir vaincre sa timidité pour s'expliquer.

Il sauta à bas de sa couchette, fit une courbette (s'imaginer dans un tournoi lui donnait du courage), sortit dans le couloir et frappa à sa porte.

L'un comme l'autre trouvait l'autre terrifiant.

Alice, qui détestait être interrompue quand elle écrivait, lui jeta un regard noir qui le pétrifia sur place. Et bien que Jesse soit le plus doux des garçons, sa simple présence – un vrai pensionnaire en chair et en os ! – la tétanisait. Lui, de son côté, ne pouvait pas savoir qu'en présence d'un inconnu elle devenait muette. Il prit son silence pour du mépris. Et comment aurait-elle pu deviner que les bruits étouffés qu'il produisit avec sa gorge étaient amicaux ? Elle crut qu'il grondait, comme les tigres de son histoire.

Heureusement, Jesse eut une idée de génie qui les sauva du désastre.

Il poussa un petit cri, puis disparut. Prenant son courage à deux mains, il réapparut avec une Thermos et une grande boîte Tupperware.

– Pique-nique, annonça-t-il d'une voix ferme, tout en se faufilant dans son compartiment.

C'est ainsi que tout commença, avec du thé, du gâteau et des sandwiches.

Assis les jambes croisées sur la couchette d’Alice, ils mangèrent et burent dans un silence embarrassé, jusqu’à ce que Jesse (toujours incapable d’évoquer ses frères) lui demande poliment ce qui l’amenait à Stormy Loch en plein milieu d’année. D’un ton tout aussi poli, elle expliqua que c’était une idée de sa tante. « Elle m’a chassée de chez elle, aurait mieux traduit sa pensée. Comme la reine dans *Blanche-Neige*, ou la belle-mère dans *Hansel et Gretel*. C’est une sorcière. »

Mais jamais elle n’aurait prononcé autant de mots.

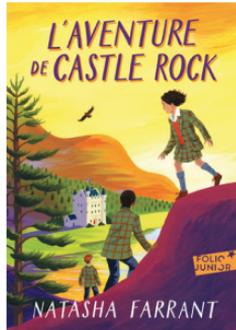
– À quoi ressemble l’internet ? réussit-elle à demander.

Parfois, les questions les plus simples sont les plus difficiles, surtout quand on veut être fidèle à la réalité. Jesse, qui n’était pas non plus un grand bavard, prit le temps de réfléchir. Il avait conscience que « pas mal, en fait » ou « bien, si c’est ton truc » ne seraient pas satisfaisants. Mais il y avait beaucoup trop de choses à dire sur Stormy Loch et il ne savait par où commencer. Il finit donc par sortir un vieux Smartphone qui avait appartenu à Jared et ouvrit le site de l’internet. Sur l’écran, un groupe d’adolescents et une femme à la coupe de Playmobil, tous en bleu de travail, étaient en train de peindre un bâtiment bas dont chaque pierre était d’une couleur différente. La légende indiquait : *Papillon explosant*.

Il lui montra le téléphone. Alice regarda la photo, déconcertée.

L'aventure de Castle Rock

Natasha Farrant



Trois jeunes héros au cœur d'une nature écossaise grandiose et sauvage, un internat fantasque et la grande aventure.

Un roman d'amitié irrésistible.

Alice, Jesse et Fergus avaient encore un long chemin à parcourir avant de devenir de vrais amis. Il leur faudrait en passer par deux trahisons, quelques mensonges, et frôler la mort à une ou deux reprises. Mais cela, ils ne le savaient pas encore...

« Un roman chaleureux, plein d'espoir et d'humour. » *Lecture Jeune*

Cette édition électronique du livre
L'aventure de Castle Rock
de Natasha Farrant
a été réalisée le 21 novembre 2023
par Françoise Pham et Melissa Luciani
pour le compte des [Éditions Gallimard Jeunesse](#).
(ISBN : 978-2-07-520303-6 – Numéro d'édition : 618558).

Code produit : Q02029 – ISBN : 978-2-07-520307-4
Numéro d'édition : 618562

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse.